

Qu'est-ce qu'*En Rue* fabrique | (comme démocratie) ? |

Faire démocratie en fabriquant,
faire politique en expérimentant

En Rue

Saint-Pol-sur-Mer, Tétéghem, Dunkerque

**Qu'est-ce qu'*En Rue* fabrique
(comme démocratie) ?**

**Faire démocratie en fabriquant, faire
politique en expérimentant**

Octobre 2018

Sommaire

« Faire l'En Rue avant l'ANRU » (p. 05)

**Disponibilité. Le Chantier et ses zones
d'attraction temporaire (p. 09)**

**L'espace public en gestes (et en paroles)
(p. 15)**

**La ferme de Jean-Michel. À propos d'une
hétérotopie Saint-Poloise (p. 21)**

Une démocratie éprouvée (p. 25)

« Faire l'En Rue avant l'ANRU »

« La langue créole ne dit pas la ville, elle dit l'En-ville qui désigne ainsi non pas une géographie urbaine bien repérable, mais essentiellement un contenu, donc, une sorte de projet. Et ce projet, ici, était d'exister »¹

La langue Saint-Poloise ne dit pas l'ANRU, elle dit l'En Rue qui désigne non pas une rénovation urbaine bien repérable, mais essentiellement un contenu, donc, une sorte de projet. Et ce projet, ici, est d'exister...²

Faire l'En Rue avant l'ANRU. Je ne me souviens plus précisément qui a prononcé cette phrase la première fois que je l'ai entendue. Peut-être Patrick, peut-être Naby. Nous étions dans les locaux du club de prévention, c'était lors de notre premier déplacement. Nous n'étions pas encore engagés dans le projet En Rue, nous ne faisons pas encore partie de l'équipe.

« Faire l'En Rue avant l'ANRU » cette phrase avait fait écho chez moi d'une façon particulière mais je ne savais pas encore tout ce qu'elle pouvait recouvrir, ici, à Saint-Pol. Elle entrait alors en résonance avec les projets de rénovation et réhabilitation que j'avais pu observer sur la région parisienne et plus spécifiquement aux transformations urbaines qui s'étaient opérées dans plusieurs quartiers du 13^e arrondissement. En entendant cette phrase, j'avais aussi en tête les travaux critiques en sciences sociales sur la politique de la ville, notamment un article de Stefan Kipfer « Démolition et contre-révolution : la rénovation urbaine dans la région parisienne ». C'est finalement ma première expérience du chantier En Rue, notre entrée sur le terrain, qui m'a permis de comprendre cette phrase dans toute sa densité. Je propose donc ici de la « mettre au travail » après l'avoir éprouvée sur notre première phase de chantier.

1 Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Gallimard, 1992.

2 « Saint-Pol ville créole ? », extrait d'un texte pas encore écrit mais en partie imaginé dans le train Dunkerque / Paris de 6h30. Récit où la réhabilitation du quartier de Texaco dans le roman de Patrick Chamoiseau viendrait croiser celle de Guynemer/ Jean-Bart et Degroote.

Faire

Commençons par le premier mot de la phrase qui, d'entrée de jeu, nous plonge dans la question du *faire*. Si ce terme connaît une importante actualité dans les sciences sociales c'est parce qu'il nous permet de saisir les situations au plus près de ce qu'elles recouvrent. Le *faire* est en ce sens une exigence politique dans la période actuelle qui pourrait se traduire ainsi : « Nous ne voulons plus vous comprendre à partir de ce que vous dites mais à partir de ce que vous faites ». Le projet En Rue s'inscrit radicalement dans cette politique du *faire* puisque c'est en « faisant avant », mais aussi en « faisant avec », en « faisant différemment » qu'un rapport critique s'éprouve et se développe en direction des programmes de rénovation urbaine. Ici, notre engagement pour une autre manière de faire la ville, de faire les quartiers ne s'appuie plus simplement sur des discours mais sur une politique de l'expérimentation : un « faire l'En Rue » qui, à de multiples endroits, à différents moments se distingue d'un « faire l'ANRU ». Le « faire » par lequel notre phrase commence indique donc déjà « deux types antagonistes de faire : celui que nous rejetons et celui que nous essayons de créer. »³

Reste à saisir maintenant cette création collective : notre expérimentation politique à nous. Pour cela il serait intéressant de se demander : qu'est-ce que « Faire l'En Rue » nous fait faire ? Ou, pour reprendre les propos de Tim Ingold, qu'est-ce que « Faire l'En rue » nous apprend à faire ? Dès cette première phase de chantier, nous avons pu observer que des méthodes, des connaissances, des savoirs se sont développés à travers cette expérience collective initiée un peu plus d'un an avant notre arrivée. En tant que chercheurs nous avons eu l'idée, l'envie de venir documenter ces pratiques. Par exemple, si « Faire l'En rue » nous fait faire des modules alors partons de la conception d'un module. De la mise en récit de ce qui l'a précédé (histoire, schéma, réemploi des matériaux et objets urbains déclassés, histoire du lieu d'implantation) jusqu'à ces multiples détournements une fois installé (un groupe d'enfants qui fait du module une hétérotopie) en passant bien évidemment par tout le processus de production collective (qui s'associe à cette conception et comment ?, par quoi cela passe, par quels gestes ? Des moments où l'on creuse des trous pour sceller dans le sol une autre ville possible, aux temps de latence, de socialité où l'on discute de tout autre chose que du chantier)... C'est toute cette densité qui fait le module à différents *niveaux*.

3 John Holloway, *Crack capitalism*, 33 thèses contre le capital, *Libertalia*, 2016, p. 153.

Faire l'En rue c'est donc tout autant tasser la terre (avec un certain sens du rythme) autour d'un rondin de bois planté dans le sol, que « poser son cul dans un transat » avant de le fixer pour décider de son orientation, ou encore se réunir sur la pelouse pour discuter de ce que pourrait être une recherche en science sociale à cet endroit.

De l'ANRU à l'En Rue

Notre phrase invite à un décalage de langage qui, s'il ne s'entend pas phonétiquement, est pourtant très présent dans l'écologie du groupe. « Nous, ce n'est pas l'ANRU A.N.R.U, c'est l'En Rue E.N.R.U.E ». Cette différence ne pourrait être qu'anecdotique – un simple jeu de mots inséré dans la phrase – si l'enjeu de la langue, de la prise de parole et de la traduction n'était pas apparu comme central sur le terrain et dans le collectif.

« Faire l'En Rue » c'est le faire avec notre langage, nos mots du quotidien et dans des espaces où les prises de parole de chacun sont rendues possibles. Faire l'En Rue c'est donc aussi créer ces moments et ces espaces de parole qui rendent possible la multiplicité des langages. Si la question du décalage de langue se joue entre l'En rue et l'ANRU, entre nos langages et celui des politiques publiques, elle se joue également au sein même du collectif En Rue, invitant chacun de nous à se déplacer continuellement.

Dans ce contexte, la question de la « recherche en traduction »⁴ devient un enjeu central : ce type de « recherche se développe en traduction permanente afin de se déplacer, autant que nécessaire, d'un registre à un autre, d'un acteur à un autre, d'un contexte de présentation à un autre. Il s'agit toujours de la même recherche mais sans cesse réengagée, en permanence spécifiée, contextualisée et singularisée par un travail de traduction continué, ininterrompu. Cette recherche est plurilingue ou, plutôt hétérologue. Elle intègre donc une pluralité d'écritures selon les pratiques avec lesquelles elle s'hybride, les personnes qu'elle concerne et intéresse, les lieux dans lesquels elle acclimate ses analyses et ses concepts. »⁵

4 Pascal Nicolas-Le Strat, *Une permanence de recherche*, in *Brochure En Rue n°1 « Qu'est-ce qu'En Rue fabrique (comme recherche) ? La recherche fait chantier, le chantier fait recherche »*, octobre 2018, p. 6.

5 Pascal Nicolas-Le Strat, « Des lieux en recherche », in *Lieux infinis (Construire des bâtiments ou des lieux)*, B42 éd., 2018, p. 60.

Avant

Terminons avec le dernier mot de la phrase, que nous n'avons pas encore examiné. Le « avant » indique une dimension temporelle importante : « Nous faisons *avant* que vous veniez faire ». Le « avant » nous sort de la période politique des expérimentations urbaines « par le haut » où tout le monde – habitant, chercheur, militant – était contraint de réagir dans l'après coup. C'est ce « avant » qui permet d'ouvrir des possibles bien plus importants que ceux que l'on envisage dans le « pendant » et dans « l'après ». C'est lui qui nous sort du simple discours d'opposition et nous plonge dans le faire (« nous ne pouvons que « faire avant » puisqu'il n'y a encore rien à critiquer »).

Le fait que notre « faire avant » soit placé suffisamment en amont du projet ANRU nous ouvre plusieurs années d'expérimentation et, par là même, nous permet de gérer différemment les questions de temps et de rythmes. Ici nous disposons d'un temps long qui permet de donner à notre « faire » une autre dimension. Nous n'avons pas à faire dans l'urgence d'un temps resserré, nous pouvons créer nos rythmes, nous n'avons pas encore à nous caler sur ceux des autres. La question des rythmes, celle d'une *rythmanalyse* pour reprendre une expression lefebvrienne, me semble importante puisqu'elle vient singulariser à de nombreux moments notre « faire ». En effet, Faire En Rue, c'est-à-dire littéralement faire dans le quartier, implique de savoir jouer avec les rythmes du quartier dès lors que l'on souhaite aussi faire avec les habitants (véritablement avec, donc bien loin des dispositifs de consultation). Nous avons pu, par exemple, observer que l'arrivée d'un groupe d'enfants sur le chantier venait changer le rythme du chantier.

Changer les rythmes dans la production c'est déjà changer la production, changer les rythmes dans la ville aussi. Il me semble que c'est une dimension importante de cette expérimentation puisqu'elle rend possibles les multiples coopérations qui ont lieu ici. En ce sens, il serait intéressant d'analyser la place que jouent les rythmes dans notre projet et l'esthétique qu'ils donnent à nos journées de chantier.

Louis STARITZKY

Disponibilité. Le Chantier et ses Zones d'attraction temporaire

Vendredi 8 juin. Saint-Pol, quartier Jean-Bart Guynemer. Le Chantier s'est installé sur la butte au centre du quartier, un grand cercle recouvert de gravier et délimité par des petits rondins de bois. L'espace est assez vaste ; en son milieu ont été installés les « modules » fabriqués par l'équipe En Rue. Cet espace est en cours d'équipement ; l'équipe y « fait chantier » depuis plusieurs sessions.

Le moment du repas se termine. Nous sommes installés sur un des modules, assis sur les traverses en bois ou au sol. Une discussion s'engage entre Martine et Côme à propos de l'expérience du 6B à Saint-Denis. En arrière-plan, j'aperçois Fedà qui s'est remis à la fabrication de la cuisine mobile. Salem travaille avec lui. La question qui me vient et que je m'étais déjà posée lors du chantier du mois de mai à Téteghem : comment se rythme le chantier ? Il n'y a pas de programmation apparente. Le Chantier suit son cours ; il démarre, fait relâche au bout de quelque temps et se relance ultérieurement, pour se remettre en pause un peu plus tard. Qu'est-ce qui rythme l'activité ? Comment l'activité trouve-t-elle son rythme ? Cette compréhension des « rythmes » du Chantier, ou plutôt des rythmes propres aux différents « petits » chantiers constitutifs du Chantier d'ensemble, est une question de recherche qui m'importe particulièrement.

Henri Lefebvre, dans un de ses derniers livres⁶, dans la continuité de ses travaux de plusieurs décennies sur la vie quotidienne, insistait sur l'importance des temporalités et des durées, des intensités et des densités temporelles pour la compréhension et l'analyse des quotidiennetés. Une des qualités du projet En Rue, dont j'ai pris conscience rapidement, tient à ce que les activités s'interrompent facilement pour en accueillir d'autres, pour permettre une discussion, pour laisser place à une rencontre, pour donner un coup de main ou, simplement, pour s'offrir un moment de détente. Cette « disponibilité » est essentielle ; sans elle, le Chantier ne parviendrait pas à associer les habitants, dont la venue et la participation sont difficiles à anticiper. Une personne passe à proximité du Chantier en promenant son chien, elle regarde de loin et poursuit son chemin ;

⁶ *Henri Lefebvre, Éléments de rythmanalyse (Introduction à la connaissance des rythmes), Syllepse, 1992.*

régulièrement, d'autres personnes, elles, s'arrêtent, interrompent le cours de leur promenade et de leurs occupations pour rejoindre le chantier, donner le bonjour et rester discuter un moment. Parfois elles apportent leur aide en prenant le temps de poncer une planche ou, simplement, de maintenir une pièce en place le temps qu'elle soit fixée. Elles s'associent souvent à une conversation en cours sur la possibilité (technique ou esthétique) d'assembler ensemble tels ou tels matériaux.

Le Chantier possède cette disponibilité. Les activités s'interrompent facilement, s'arrêtent pour un temps indéterminé, puis se relancent. Elles se réengagent aussi simplement qu'elles s'arrêtent. Le Chantier donne une impression de fluidité. Ça circule, ça déplace, ça déporte et ça reporte, ça pause et ça agite, ça suspend et ça reprend. Cette disponibilité n'est pas seulement une affaire de personnes.

Les qualités relationnelles et attentionnelles, propres aux personnes et au collectif, jouent évidemment un rôle essentiel pour créer et maintenir cette disponibilité ; la présence des éducateurs y contribue grandement. Nabyl et Farid se portent à la rencontre, nouent spontanément les discussions, trouvent très vite le sujet d'un échange, saluent chaleureusement les uns et les autres. Ils vivent le quartier et appartiennent à la vie du quartier. Leur disponibilité est exemplaire. Cette culture de la prévention spécialisée – une présence attentive et attentionnée, une capacité à accueillir et à rencontrer – influence la dynamique du projet En Rue et compte pour beaucoup dans son ouverture et son hospitalité.

Mais cette disponibilité ne relève pas uniquement de l'attitude des personnes et des dispositions qu'elles adoptent. C'est le Chantier lui-même, en tant qu'agencement, qui se montre poreux, accessible, ouvert, en fait « disponible ». Il est disponible au sens où chacun peut y faire chantier assez librement, dans des modalités qui lui conviennent, en étant « simplement » présent ou en contribuant à l'activité, en observant ou en s'impliquant dans une tâche, en se mêlant aux discussions du Chantier ou en s'engageant dans son activité. Activité et discussion, travail et simple présence, concentration sur la tâche et instants de détente s'interpénètrent facilement ; le chantier change fréquemment de ton, de tonalité, au cours de la journée.

Qu'est-ce qui fonde cette disponibilité ?

Les espaces de chantier ne sont pas strictement délimités, ils sont faciles d'accès. Il est donc aisé de les rejoindre et d'approcher au plus près les activités. La sécurité ne sert pas de prétexte pour instaurer une distance entre celui qui fait et celui qui observe, entre celui qui « sait » et celui qui apprend, entre celui qui travaille et celui qui ne fait que passer. À l'échelle du

Territoires en expérience(s)

Chantier dans son ensemble, les temps et les espaces restent poreux. Le Chantier est un espace *en* déplacement (une alternance des activités) et un espace *de* déplacements (une circulation des personnes entre les activités). Ici et là. Ici ou là.

Les espaces de chantier sont des espaces hybrides ; ce sont évidemment des espaces où un objet ou un équipement est en fabrication mais ce sont également des espaces de rencontre et de discussion. Il est aussi parfaitement possible de ne faire que passer, le temps d'adresser un bonjour et de partager quelques mots. Le passant ne dérange pas. La présence ne perturbe pas. L'espace du chantier est un espace socialisé, accessible à chacun, en particulier aux enfants qui, eux, n'hésitent pas à s'approcher, à solliciter et à provoquer l'attention.

Le chantier est un espace de formation. N'importe qui peut « essayer » un geste, s'y essayer et sera accompagné pour le faire. Il est aussi possible de prendre en main les outils et d'en discuter l'usage (ce fut particulièrement vrai lors du Chantier de juin 2018 car l'équipe En Rue venait de réceptionner un ensemble de matériels et outils, achetés grâce à la subvention d'un organisme partenaire). Sur les chantiers En Rue, on peut n'être ni très habile (aptitude), ni habilité (qualification), et pourtant se mettre à faire, et réussir à faire. Le Chantier En Rue se présente donc comme un espace où chacun peut tenter des expériences en prenant en main des outils et en s'associant à des tâches. La « réussite » du geste n'est pas sacralisée et l'attitude de ceux qui « savent » ne vient pas trop fortement intimider ceux qui expérimentent et découvrent.

La forte présence des enfants est un excellent indicateur pour évaluer cette disponibilité. Les chantiers « résistent » à leur enthousiasme et ne se laissent pas trop déborder ; les acteurs du projet, même lorsqu'ils sont mobilisés par une tâche, parviennent à faire face à leurs sollicitations et à répondre à leurs attentes joyeuses et brouillonnes. Il est fréquent que l'activité d'un chantier « ralentisse » afin d'y associer un ou plusieurs enfants, comme il est habituel de voir un des « ouvriers » du chantier prendre le temps d'expliquer à un enfant comment utiliser un outil ou réaliser une tâche. Et arrive aussi le moment où l'activité s'arrête et où adultes et enfants partent faire une partie de foot en bordure du Chantier.

Je pourrais relever d'autres indices qui mettent en lumière cette disponibilité. Mais ils sont déjà suffisants pour montrer que la disponibilité est vraiment une qualité propre à la conception des chantiers En Rue et qu'elle s'inscrit « organiquement », substantiellement, dans la dynamique de ce projet.

La disponibilité est à la fois une affaire de dispositions (l'attitude des personnes, leur attention) et une affaire de dispositifs (l'hybridité, la porosité, l'ouverture des agencements).

Le Chantier En Rue est composé de plusieurs « petits » chantiers conduits en parallèle, mais pas nécessairement simultanément. Un chantier est actif à un moment, il s'interrompt et va rester en attente quelque temps. L'activité s'est déportée vers d'autres tâches. Le Chantier constitue un ensemble assez mouvant. Aujourd'hui, vendredi 8 juin 2018, au moins trois chantiers sont en cours, l'un concerne la fabrication de la cuisine mobile, un autre le montage d'une chaise longue (tentative d'assemblage de différentes pièces et matériaux de récupération), un troisième l'installation de deux petites chaises / tables (les trous sont en train d'être creusés afin de pouvoir les sceller au sol) qui rejoignent celles qui ont déjà été implantées dans le même espace lors des chantiers précédents. À ces trois chantiers s'ajoutent deux espaces qui polarisent eux aussi l'activité, à savoir l'établi où sont regroupés beaucoup des outils et machines, et le camion où une partie des matériaux et des outils restent entreposés.

En cours d'après-midi, une activité s'installe en bas de la butte, à proximité des bâtiments, en dehors du périmètre « habituel » du chantier. De loin, j'aperçois quatre ou cinq personnes en discussion. Je me suis approché pour voir de quoi il en retournait. Il manquait une rallonge et l'activité s'était simplement rapprochée d'un appartement où un branchement électrique était possible.

Le Chantier intègre régulièrement des temps plus ou moins longs de discussion. La « conversation » est à part entière un chantier parmi les nombreux chantiers constituant le Chantier En Rue. Ces moments d'échange (ces pauses discussion) prennent forme régulièrement. Ils se tiennent parfois sur un des chantiers, en rapport direct avec l'activité, ou, à d'autres occasions, de manière plus décalée, en dehors des chantiers, autour d'un des modules par exemple, ou assis sur l'herbe. La vie du Chantier est rythmée par ces multiples ponctuations. Elle varie et se module en fonction de ces diverses polarités. Les activités ralentissent ou accélèrent. Les personnes s'activent sur un chantier puis sur un autre.

Ces différents temps occupés à autre chose qu'à la fabrication des modules ou des équipements fonctionnent comme des intercalaires (des transitions) qui facilitent le passage d'une activité à une autre, qui permettent donc de feuilleter le projet et de le découvrir (dans la double acception du terme) peu à peu, page après page. Chaque intercalaire (une pause, une discussion, un temps de réflexion collectif, un match de foot, un moment d'amusement

Territoires en expérience(s)

ou de franche rigolade...) ouvre sur une nouvelle page du projet, facilite le déplacement vers une autre activité. En Rue est un projet à multiples dimensions et polarités, et qui se feuilletent donc à l'échelle d'une longue journée de travail et de rencontres.

Ces entre-deux (une pause, une discussion, un jeu avec les enfants...) contribuent à la respiration du Chantier. Ils permettent de faire le point, de se poser et réfléchir, d'envisager la suite, mais aussi d'échanger à propos d'autres enjeux du projet En Rue (sollicitation d'un partenaire, négociation avec une collectivité...).

Le Chantier change fréquemment de visage en cours de journée. Il est constitué de plusieurs espaces-temps, que je viens de présenter succinctement et que je pourrais nommer des Zones d'Attraction Temporaire. Il se présente comme un « agencement » à polarités multiples, condition de son ouverture et de sa porosité, de ses hybridités et de ses transversalités et, donc, de sa disponibilité.

Pascal NICOLAS-LE STRAT

L'espace public en gestes (et en paroles)

En Rue contrarie l'effort de définition. Avec quels mots restituer cette expérience ? Avec quels cadres d'analyse la questionner ? Le projet est multiple, et change fréquemment de visage au cours d'un même chantier. Parfois ventriloque, un peu transformiste, il parle à plusieurs voix et revêt de nombreux aspects.

Ainsi que le font chaque matin les ouvriers-citoyens d'En Rue, en début de chantier, le sociologue lui aussi ouvre la porte du camion et déballe ses outils. Une clé de douze ou de quatorze ? Un tire-fond ou une vis classique ?⁷ Michel Foucault recourt à la métaphore de la boîte à outils pour inciter ses lecteurs à extraire de son œuvre les cadres d'analyse et les éléments de méthode qui leur seront utiles pour leurs propres travaux. Avec quels concepts se mettre au travail, et pour fabriquer quelle recherche ?

Un outil intéressant pour étudier le projet En Rue pourrait être le concept-image de « geste ». Cet outil d'analyse joue à la fois comme concept et comme image. En tant que concept, il fonctionne classiquement comme un instrument de lecture. Il permet de se rapporter à une réalité et de la « lire », de la décrypter et de la déchiffrer. Et, comme toute image, par analogie et métaphore, il donne à « voir ». Il rend visible une réalité latente, ainsi qu'il advient d'une pellicule photographique lorsqu'elle est exposée à un révélateur. « Geste » me semble donc d'un recours utile pour déchiffrer et imager les chantiers En Rue.

Son choix effectué, l'outil conceptuel en main, le sociologue commence à travailler.

Je reviens vers deux chantiers qui se sont tenus au printemps 2018, et je me remémore des situations vécues dans le quartier Degroote à Tèteghem.

À l'occasion d'un chantier, En Rue remet en état des terrains de boules, trois dans mon souvenir, installés dans le parc situé au centre du quartier. Ils sont envahis par l'herbe, surtout sur leurs pourtours. Avec Martine, ma collègue

⁷ *Je n'ai pas idée de ce qu'est une clé de douze ; je recours à cette nomination simplement pour faire image dans mon propos. Par contre, En Rue m'a appris ce qu'est un tire-fond.*

sociologue, et Claudine, une habitante du quartier, nous attrapons des binettes et nous commençons à désherber. Très vite, je (re)trouve le rythme propre à l'usage de cet outil. Un coup sec pour tailler les racines, juste en surface pour ne pas creuser de trous et bosseler le terrain, puis, d'un second mouvement, le renvoi de la touffe d'herbe en arrière, laissant libre et propre le terrain devant soi. Un pas en avant et une nouvelle motte d'herbe est tranchée et retirée du sol. Et ainsi de suite, à un rythme lent mais très régulier. Le binage est un geste classique de jardinage ; je l'ai souvent pratiqué. J'apprécie sa cadence et sa régularité. Il est propice à la discussion, lorsque nous jardinons à plusieurs, ou à la rêverie. Les discussions s'installent, l'esprit s'évade, sans doute en raison de cette avancée très rythmée du travail et de son caractère agréablement répétitif. Le binage est vraiment une des ritournelles⁸ familières du jardinier, même s'il peut, dans la durée, devenir très fatigant.

Un geste nous « prend », nous saisit. Il capte notre attention, accroche nos affects. À chaque geste sont donc associées certaines sensations, couleurs, expressivités, tonalités, intensités ; en fait chacun d'eux installe des dispositions sensibles et affectives qui lui sont spécifiques. À chaque geste son atmosphère, à chaque geste son ambiance, à chaque geste son décor. Le binage, pour sa part, berce les sens ; ce que ne provoquera pas le geste de bêcher ou celui de piocher, car ils sont plus heurtés, ils opèrent par à-coups et en force. Chaque geste possède une « texture » particulière (des rythmes, des couleurs, des sonorités, des attentions⁹).

Le propre d'un geste est qu'il ne s'exerce jamais de manière isolée. Il éveille toujours en nous d'autres gestes et de nouveaux désirs (de faire). Il crée les conditions favorables à d'autres activités. Les gestes fonctionnent beaucoup par association ; au binage, j'associe la conversation (le bavardage) ou la rêverie. En raison de sa tonalité, de son rythme, de sa couleur (en fait de sa « texture »), un geste en appelle d'autres, et parfois de manière surprenante.

8 *La ritournelle est un chant à couplets répétés. Ce concept-image de ritournelle est fréquemment sollicité par Gilles Deleuze et Félix Guattari, in Mille plateaux (Capitalisme et schizophrénie 2), Les éd. de Minuit, 1980.*

9 *Martine Bodineau a documenté, à l'occasion d'une chronique photographique, différents engagements corporels du geste (ce que je nomme une « texture ») dans les chantiers En Rue : « Corps en mouvement, corps en travail : une mise en image », octobre 2018. En ligne : <http://fabriquesdesociologie.net/EnRue/2018/10/09/corps-en-mouvement-corps-en-travail-une-mise-en-image/>.*

Territoires en expérience(s)

Un geste très matériel et physique va pourtant inspirer des dispositions réflexives, contemplatives ou rêveuses.

Un geste ouvre toujours à d'autres, par des jeux d'affinité souvent insondables. Des connexions opèrent, des rapprochements s'esquissent, des liens s'établissent, sans que l'on puisse forcément en découvrir les raisons. Un geste s'associe à d'autres et ils nous embarquent, nous emportent. Nous sommes « pris », parfois réellement « saisi », et nous ne comprenons pas toujours comment. Nous n'en avons qu'une conscience très partielle. Quelque chose passe, « transite », d'un geste à un autre, du plus matériel au plus immatériel, sans que nous puissions clairement identifier comment ces déplacements d'attention opèrent, comment ces circulations de désir se réalisent, comment ces accordances de sentiment s'établissent. Quelque chose se propage de proche en proche, vient opérer des connexions inattendues entre activités et, de la sorte, installe une ambiance (de travail), une atmosphère (relationnelle) ou, encore, un ton ou une couleur qui singularise une situation. N'importe quel observateur ou acteur des chantiers En Rue le ressent. Les chantiers En Rue renvoient une atmosphère bien spécifique que l'on peut essayer d'approcher avec des termes comme ouverture, attention, disponibilité.

Une scène classique de chantier (En Rue) l'illustre parfaitement. Côme et Christian (collectif Aman Iwan) travaillent sur l'aménagement d'un module. Ils ont prolongé un équipement existant – une table et ses bancs en bois, type « pique-nique » – pour y adjoindre un support qui pourrait occasionnellement servir de comptoir pour la tenue d'une buvette lors de fêtes dans le quartier. Je suis auprès d'eux. Ils sont très concentrés sur leur tâche (une pièce de bois à positionner). Des enfants les rejoignent. Immédiatement, ils relâchent leurs gestes et modifient leur attention. Ce changement se lit clairement dans leur attitude corporelle. Leurs corps étaient tendus vers la tâche ; à l'arrivée des enfants, les corps se détendent. Les membres se déplient, les regards se décentrent, les corps se redressent. Leur attitude est accueillante. Ils engagent la discussion et font place à ces enfants (jeunes collégiens) dans leur activité ; très vite, ils les associent au travail en invitant l'un à maintenir une pièce de bois en cours de fixation, en proposant à l'autre de prendre la visseuse électrique et de poursuivre la tâche engagée. Ils ont su modifier leur rythme et concentration de travail. Il s'agit d'un « méta » geste, emblématique d'En Rue. Le projet a cultivé et éduqué cette capacité à se rendre disponible et accessible – un « méta » geste, donc, qui se traduit dans une large palette d'attitudes, de comportements ou d'actions, en fait dans une large gamme de gestes spécifiques, de nature aussi bien corporelle, affective, physique ou

langagière. Dans la situation de chantier que j'ai décrite à l'instant, ce « méta » geste (se rendre disponible) a été spontanément engagé : le regard s'est décentré, le corps s'est détendu, l'espace relationnel s'est ouvert, et l'interaction a pu se nouer et une collaboration de travail se développer. Nous sommes dans le ton et dans la couleur En Rue.

Et, de mon côté, je suis toujours en train de biner le terrain de boules. Mais j'avais oublié que je n'étais pas là pour jardiner mais pour expurger ce terrain de ses herbes envahissantes et nuisibles. Je suis à contre-emploi. Un quatrième ouvrier-citoyen nous rejoint sur notre petit chantier et, lui, il sait ce qu'il convient de faire. Il délaisse la lente binette pour prendre fermement en main une bêche à bout carré ; il l'incline et la transforme en lame de bulldozer. Les herbes n'ont pas le temps d'être retournées qu'elles sont déjà expédiées. En quelques secondes, il réalise le travail que j'avais mis de très longues minutes à réaliser. Alors que j'œuvrais la chansonnette en tête, je vois dévaler sur moi une furie punk. Sans transition, je passe de Charles Trenet aux Ramones¹⁰. J'aurai juste le temps de me déporter sur le côté pour laisser opérer ce bulldozer liquidateur d'herbes, créé spécifiquement et astucieusement pour cette tâche à réaliser. La situation m'a rappelé que les gestes sont accordés ou ne le sont pas. Mon binage n'était pas accordé à la situation, le terrain devait être non pas biné mais débarrassé de ses herbacées intruses. Je n'agissais ni à la bonne mesure temporelle (trop lent) ni à la bonne envergure spatiale (trois terrains de boules à nettoyer).

Un geste s'accorde ou ne s'accorde pas. L'accordance / discordance des gestes est une question énigmatique mais toujours stimulante. Comment les gestes de plusieurs personnes s'accordent dans une même situation, et entrent en affinité ? Il est toujours plaisant, souvent jouissif, dans une situation de coopération de sentir que les gestes des différents protagonistes sont raccords et se trouvent naturellement en phase. Ils s'accordent entre eux, ils s'harmonisent et s'apparient spontanément.

Ce phénomène joue aussi dans le rapport à l'outil. Le geste et l'instrument sont en phase ou non. Le geste se rapporte avec justesse ou non à l'outil utilisé.

J'ai maintenant quitté le terrain de boules, je « visite » les différents chantiers En Rue, je m'arrête et j'observe Claudine. Elle a positionné devant elle une planche qu'elle va poncer. Elle prend en main la ponceuse électrique et, avec fluidité, son corps prend ses appuis, adopte la posture adéquate et trouve son rythme. Claudine a travaillé comme ouvrière en usine. Elle a pendant de nombreuses années utilisé des machines-outils. Son corps en a

10 *Groupe historique de l'histoire punk.*

conservé la mémoire, alors qu'elle est retraitée depuis de nombreuses années. Corps et outil s'accordent facilement. Elle trouve rapidement ses marques. Son geste est juste. Je suis toujours impressionné de la voir travailler. La justesse de son geste et cette accordance entre le corps et l'outil lui permettent de tenir une tâche de ponçage sur un temps long alors même que cette tâche est fastidieuse et peut devenir rapidement éprouvante. Le geste et l'outil font corps, forment le corps et le conforment. Ainsi que l'écrit Yves Citton : « Ce sont les postures que prennent notre corps et notre esprit dans leur interface avec les « choses » (fauteuil, bicyclette), lesquelles existent ainsi « en nous », de même que le stylo existe en creux dans l'attitude que prend ma main au moment de m'en servir pour écrire. Le mode d'existence des objets en nous et pour nous [...] : Les choses sont ce qu'elles nous permettent (*afford*) de faire avec elles »¹¹.

La notion de transduction¹² est employée pour caractériser ces associations « naturelles » de gestes, ces accordances spontanées entre corps et outils, ces concordances entre agir et situation alors que le motif et la motivation de ces couplages, de cette harmonie et de ces appariements, leur raison et leur cause restent incertains. Elles s'établissent sans que nous en prenions réellement conscience. Un lien s'est établi sans qu'il soit possible de le caractériser. Quelque chose se transmet du corps à l'objet, de la posture à l'outil, du geste à la situation. Une connexion s'installe. Un transfert opère. Le corps s'adresse à l'outil et l'outil au corps. Le geste parle à la situation et la situation au geste. La posture se concilie avec la situation et la situation avec la posture. Entre les gestes, entre les gestes et les outils, ça transfère, ça transpose, ça vectorise, ça traduit, ça convertit. Corps et gestes, gestes et outils, outils et situations sont pris dans ce jeu ouvert et multiple des transductions. De proche en proche... Un toucher à distance...

Ces dynamiques sont majeures dans une expérience comme En Rue, car le projet signe le retour (ou la venue) du « faire » dans l'espace public. Le chantier est ouvert, les activités se réalisent sous le regard de tous, les tâches sont immédiatement vues, connues et, possiblement, discutées ; elles acquièrent une portée (micro)publique. La personne qui affectionne le bricolage, mais qui le fait habituellement dans l'espace privé de son

11 Yves CITTON, *Gestes d'humanités (Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques)*, Armand Colin, 2012, p. 115.

12 Je me suis familiarisé avec le concept de transduction à la lecture de la thèse de Swan Bellelle *L'approche transductive en analyse institutionnelle : les deux logiques de l'éducation tout au long et tout au large de la vie*, Laboratoire Experice, Université Paris 8 – Vincennes Saint-Denis, 2014.

appartement ou de son garage, le fait, ici, de manière apparente, en présence des autres. Le professionnel, habitué à travailler à l'abri des regards, dans un bureau, un atelier ou une salle de cours, exerce, ici, en plein air, exposé au vent et au soleil mais surtout exposé au regard d'autrui – et ce regard est avant tout bienveillant. Les gestes quittent l'intimité de nos espaces privés d'activité pour se présenter aux autres, dans l'espace ouvert et partagé que constitue l'espace public. Cette « publicisation » des gestes est un enjeu qui me paraît important, y compris sur un plan démocratique. Elle est source de découverte et d'enrichissement mutuel.

Nombreux sont les commentateurs et les observateurs de la vie sociale à se désoler de la désaffection des espaces publics, il est vrai fortement captés et occupés aujourd'hui par des activités « privées » – privées de liens et de relations – principalement marchandes et commerciales, mais aussi « institutionnelles » (les multiples événements organisés dans l'espace public par les Collectivités et les Institutions publiques). L'espace public se dévitalise. En Rue le (re)vivifie en le (re)peuplant de gestes et d'activités. L'espace public n'est pas uniquement un espace de paroles, un espace de prises de parole, il est aussi un espace d'expériences partagées. « Alors que les gesticulations sont ridicules du fait de leurs excès divers, toute la difficulté de nos existences sociales tient à savoir 'gester convenablement' : faire sous le regard des autres *ce qui convient* aux formes d'interaction que nous avons développées avec eux et qui sustentent notre vie commune »¹³. Ce deuxième aspect est le grand oublié de tous les discours sur la démocratie participative ou la démocratie locale. Un espace public vivant et actif est un espace où la parole se prend mais, aussi, où le geste se partage et les expériences font communauté. « Gester » avec autrui, en sa présence et en interaction avec lui, le faire en quittant son chez-soi et en se risquant dans une relation à l'autre est un enjeu marquant d'une vie de quartier car il est source de coopération et d'apprentissage partagé. « Gester » ensemble (bricoler, jardiner, cuisiner, dessiner, chanter, écrire...), le faire dans l'espace public, peupler cet espace avec la vie (des gestes et des activités) contribuent à ce qu'un quartier se fabrique (un peu plus) en commun.

Pascal NICOLAS-LE STRAT

13 Yves Citton, op. cit., p. 15.

La ferme de Jean-Michel. À propos d'une hétérotopie Saint-Poloise

Lors du chantier de fin septembre 2018, moment de rentrée destiné à penser l'avenir des projets En Rue sur le quartier Guynemer / Jean Bart à Saint-Pol, la perspective de création d'une ferme pédagogique est mise en discussion par Nabyl. L'idée, déjà évoquée auparavant, est très largement renforcée par un récent échange entre Nabyl et Jean-Michel, habitant de Guynemer / Jean Bart qui s'est bricolé une petite ferme en périphérie du quartier, sur une parcelle de jardin d'une ancienne maison de la cité des cheminots. Nous rencontrons Jean-Michel au club de prévention et il nous invite à venir visiter sa petite ferme-jardin un peu plus tard dans l'après-midi.

Lorsque nous découvrons son œuvre-jardinée, faite de poules, de lapins géants et de tout un ensemble de légumes, dont plusieurs d'entre nous auraient bien du mal à trouver le nom, il m'est venu à l'esprit une notion forgée par Michel Foucault à la fin des années 60 : *l'hétérotopie*. Il m'a semblé, en observant la ferme de Jean-Michel, petit bout de jardin résistant entre deux utopies déçues (la cité-jardin et le grand ensemble), qu'il s'agissait d'une hétérotopie.

Je ne suis pas certain de la pertinence du cadre conceptuel que je propose mais, puisque cette notion m'est venue spontanément et que je n'ai pas le temps de me plonger dans la très large littérature qui s'est développée autour de ce terme, je vais simplement exposer ce qui, dans le jardin de Jean-Michel, a pu susciter l'apparition de cette notion.

Michel Foucault appelle hétérotopie les « utopies qui ont un lieu précis et réel, un lieu qu'on peut situer sur une carte ; des utopies qui ont un temps déterminé, un temps qu'on peut fixer et mesurer selon le calendrier de tous les jours ».¹⁴ Ces lieux représentent pour lui des contre-espaces, des « contestations mythiques et réelles de l'espace où nous vivons ».¹⁵ Si, dans le petit bout de jardin de Jean-Michel, le concept d'hétérotopie m'est si facilement venu à l'esprit, c'est probablement parce que Foucault lui-même voyait dans le jardin l'exemple le plus ancien de l'hétérotopie :

14 Michel Foucault, *Le corps utopique. Les hétérotopies. Nouvelles Éditions Lignes*, 2009, p. 23.

15 *Ibid.*, p. 25.

« Peut-être le plus ancien exemple d'hétérotopie serait-il le jardin, création millénaire qui avait certainement en Orient une signification magique. Le traditionnel jardin persan est un rectangle qui est divisé en quatre parties, qui représentent les quatre éléments dont le monde est composé, et au milieu duquel, au point de jonction de ces quatre rectangles, se trouvait un espace sacré : une fontaine, un temple. Et, autour de ce centre, toute la végétation du monde, toute la végétation exemplaire et parfaite du monde devait se trouver réunie. Or, si l'on songe que les tapis orientaux étaient, à l'origine, des reproductions de jardins – au sens strict, des "jardins d'hiver" –, on comprend la valeur légendaire des tapis volants, des tapis qui parcouraient le monde. Le jardin est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique et le tapis est un jardin mobile à travers l'espace. »¹⁶



La ferme-jardin de Jean-Michel, c'est un espace autre, une autre proposition, une autre possibilité à partir de laquelle nous pourrions penser un nouveau scénario. Il y a encore quelques jours, pour beaucoup d'entre nous, cet espace n'existait pas dans la cartographie mentale que nous avions du

16 Ibid., p. 29.

quartier. Il y a fort à parier que cet espace n'est pas la seule hétérotopie ; il y en aurait encore beaucoup d'autres à découvrir à Saint-Pol. Une hétérotopie peut épouser des formes variées, ce peut être un banc, un balcon, un bout de trottoir, un abri de bus, un chemin de traverse, une butte, une maison abandonnée, un hall, un terrain de jeu... Ce qui donne à ces espaces leur caractère hétérotopique c'est avant tout la signification qu'une personne ou un groupe leur attribue, les histoires qui s'y déroulent, les savoirs et savoir-faire qui s'y développent. Foucault nous dit, par exemple, que le lit des parents devient pour les enfants une hétérotopie puisque « c'est sur ce grand lit qu'on découvre l'océan, qu'on peut y nager entre les couvertures ; et puis ce grand lit c'est aussi le ciel, puisqu'on peut y bondir sur les ressorts ; c'est la forêt, puisqu'on s'y cache ; c'est la nuit puisqu'on y devient fantôme entre les draps ; c'est le plaisir, enfin, puisque, à la rentrée des parents, on va être puni ». ¹⁷

Si les enfants ont de grandes facilités à créer des hétérotopies, les adultes aussi ont besoin de s'en forger. Jean-Michel a récupéré une petite parcelle de pelouse à l'arrière d'une des maisons de la cité des cheminots, il y a quelques années. Ce n'était au départ rien d'autre qu'une parcelle. Ce qui fait de cet espace une hétérotopie, c'est ce que Jean-Michel en a fait, c'est ce que l'on ressent quand, en s'éloignant de quelques centaines de mètres du quartier, on entre dans cet espace comme dans un autre monde, et puis c'est aussi, et surtout, ce que l'on arrive à penser quand, quittant ce lieu, on revient vers le quartier.

Pourrait-on alors imaginer une politique de rénovation urbaine qui se pense à partir de ces espaces hétérotopiques ?

Aujourd'hui, la ferme de Jean Michel se situe dans l'angle mort de la rénovation urbaine, dans un territoire invisible que les cartographies et diagnostics de la « politique de la ville » auraient bien du mal à percevoir.

Ne pas voir ces hétérotopies, ou refuser de les voir, c'est les exposer au risque qu'elles disparaissent purement et simplement lors d'une rénovation. Demain, une route pourrait, par exemple, venir recouvrir l'hétérotopie de Jean-Michel, venant gommer l'hypothèse que nous propose ce contre-espace. Lorsque la « politique de la ville » s'attaque à la rénovation d'un quartier, elle ne prend pas suffisamment le temps de porter un regard égalitaire sur l'ensemble de ces espaces de vie.

Ainsi, les politiques urbaines rejouent bien souvent dans ces quartiers des formes d'impérialisme qui agissent par « épistémicide », c'est-à-dire qui, au

17 Ibid., p. 25.

nom d'un savoir dominant, viennent effacer d'autres savoirs et savoir-faire (dominés). L'histoire des grands ensembles et de la modernisation est emblématique de cette manière de faire. Les politiques de rénovation urbaine reproduisent cette histoire avec des croyances et des idéologies quelque peu différentes (mixité sociale, désenclavement, résidentialisation...) mais avec une méthode similaire.

Ici, les hétérotopies éveillent d'autres imaginaires possibles...

Louis Staritzky

Une démocratie éprouvée

Samedi 29 septembre 2018, 11h30, nous nous assemblons au centre du quartier Jean Bart Guynemer (en cœur d'îlot comme, classiquement, l'urbanisme nomme cette centralité). Les membres du projet En Rue sont présents, ainsi que plusieurs habitant-es. Chacun prend place sur les modules fabriqués et installés par En Rue, certains assis, d'autres préférant rester debout. L'assemblée est nombreuse et attentive. Nabyl et Patrick animent la rencontre. À ma droite Anthony prend des notes. Les architectes d'Aman Iwan sont dispersés dans l'assemblée. Louis, mon collègue sociologue, se tient assis un peu plus loin, à ma gauche. Plusieurs femmes (Nabyl les appellera les « mamans ») sont présentes et restent groupées sur un côté, assises sur un des modules. Dans l'assistance, sont présents des hommes de plusieurs âges ; à un moment, Nabyl interpellera certains sur le mode « les papas, eux, qu'est-ce qu'ils en disent ? ». Trois ou quatre jeunes hommes se sont joints à l'assemblée ; l'un d'eux, Kader, prendra la parole en fin de réunion pour revendiquer un lieu où les jeunes pourraient se retrouver et faire de la musique, en insistant sur le fait que ce lieu serait ouvert à tous les habitant-es, en particulier en journée, pour favoriser les échanges et les rencontres.

Une démocratie en situation et en contexte

Je reste debout, appuyé à un des montants du module. Je ne prendrai pas la parole, Louis non plus. Dans l'imaginaire commun, le sociologue est celui qui pose des questions ; je pense, à l'inverse, qu'un chercheur en sciences sociales cultive le silence, condition d'une qualité d'écoute.

J'observe cet assemblage. Je suis impressionné. L'assemblée est à l'image du quartier, elle mêle les âges et les identités ; je retrouve des visages connus, des personnes que j'ai croisées à l'occasion de certains chantiers, plusieurs que je salue désormais sans avoir nécessairement mémorisé leur nom, d'autres que j'ai appris à mieux connaître comme Fabrice qui a préparé des repas pour les « travailleurs » du chantier En Rue.

En cours de réunion, me viennent en tête certaines paroles de Salem, publiées dans le Fanzine En Rue#0 : « Ils veulent la parole des habitants.

Venez dans les quartiers, vous l'aurez », « Viens, on discute. Le conseil citoyen, c'est ici qu'il se tient. Pas là bas », « Ils veulent nous parler, alors qu'ils acceptent qu'on leur dise... ».

La démocratie participative est une démocratie « en situation » et « en contexte ». Hors salle, et hors mur. Elle se tient ici, au beau milieu du quartier, les pieds sur terre et le regard à l'horizon. Il s'agit d'une démocratie de plein air. Une démocratie en prise avec les réalités vécues. Une démocratie éprouvée par la vie. Elle est active et réactive. Elle ne craint ni les coups de vent, qui envoient les idées, ni les courants d'air qui aèrent les pensées. Elle est souvent frondeuse, parfois rebelle. Elle n'est rien d'autre que ce que son nom désigne, une démocratie.



Modules fabriqués par En Rue (photo Martine Bodineau)

Convoquée au cœur du quartier, réunie dans le cercle formé par les modules fabriqués par En Rue, tenant séance aux pieds des immeubles, cette petite assemblée accueillent les expériences et recueillent les propositions. En cette fin de septembre, la discussion portera sur la création d'un potager commun associé, peut-être, à une petite ferme qui aurait une vocation pédagogique à destination des enfants des écoles. Le groupe de femmes se rencontre à l'occasion d'ateliers cuisine et trouverait intéressant de cultiver elles-mêmes une partie des légumes nécessaires à la préparation des plats. Des retraités soulignent l'intérêt économique qu'ils trouvent à produire de manière autonome leurs légumes mais, aussi, le plaisir qu'ils prennent à ces moments. D'autres, dans l'assemblée, insistent sur l'importance de cultiver soi-même pour manger plus sainement. La question de l'entraide est centrale ; les récoltes pourraient être proposées, sous forme de paniers solidaires, pour une somme modique, voire symbolique, et elles pourraient également servir à préparer régulièrement des repas pris en commun, entre voisins.

Une démocratie incarnée

La parole circule. Chacun reste attentif. Plusieurs personnes font part de leur expérience. La pratique du jardinage est assez présente dans le quartier, en rez-de-chaussée devant les appartements ou sur des terrains délaissés en périphérie immédiate. Dans un quartier très urbanisé, un jardinier qui entend vivre sa passion doit savoir profiter des interstices et se montrer imaginatif. Dans chaque jardinier sommeille un potagiste pirate. D'ailleurs, l'un d'eux nous invitera à rejoindre le jardin qu'il entretient dans le quartier des Cheminots, à deux pas. La petite assemblée quitte donc le quartier, chemine quelques minutes pour rejoindre le jardin de Jean-Michel. La démocratie part aux champs. Au jardin, les discussions se poursuivent en petits groupes. Les questions débattues il y a quelques minutes prennent réalité, et très concrètement. Des idées se vérifient, des possibles se testent. Les projets se précisent à l'écoute et à l'observation de l'expérience de Jean-Michel, à l'épreuve de sa pratique et de son savoir-faire. Une politique potagiste pour le quartier commence à se dessiner, une politique qui ne tombe pas du ciel mais qui émerge de la réalité. Dans cette situation, ce n'est pas une simple image que d'écrire qu'elle germe de la pratique.

Cette conception d'une « démocratie éprouvée » se défie des généralisations abstraites, générées en nombre par des institutions publiques en déficit de délibérations et de controverses (en déficit de démocratie), pour favoriser résolument la prise de parole directe et la prise

d'expérience au plus près de la vie des gens. Cette pratique citoyenne s'apparente à ce qu'Oskar Negt nomme l'espace public oppositionnel¹⁸, au sens d'un espace où les réalités présentes ne s'imposent pas comme des évidences, où les fonctionnements institutionnels sont confrontés à leurs effets concrets et vécus, où les décisions publiques ne font pas décision avant d'avoir été débattues, où les imaginaires se libèrent grâce à la discussion démocratique, où des possibles se font jour dès lors qu'une diversité d'expériences et d'expertises est prise en compte¹⁹.

Mener l'enquête

La proposition de Kader de créer un lieu pour que les jeunes puissent se retrouver et faire de la musique a suscité deux réactions. Une première personne s'est inquiétée du manque possible de « surveillance » de cet espace et a réclamé la présence de professionnel-les. Une deuxième personne a immédiatement réagi pour demander que l'on fasse confiance aux jeunes et qu'on leur laisse la liberté de s'organiser de façon autonome. Certaines inquiétudes tombent très vite quand les personnes concernées se rencontrent et échangent. La demande n'est plus alors portée par « des » jeunes, de manière anonyme et abstraite, et donc exposée à de nombreux clichés, mais elle est avancée par Kader, en personne, avec le soutien de plusieurs de ses ami-es ; elle est présentée par une personne « réelle » qui vit dans le quartier et que chacun a l'occasion de croiser. Cette démocratie incarnée – incarnée par des personnes et incarnée dans une communauté de vie – évite que les idées reçues prennent le pas sur l'effort de compréhension et que des stéréotypes bloquent toute capacité de rencontre.

L'après-midi, nous partions en groupe dans le quartier et ses abords afin de repérer les espaces disponibles pour y créer et installer des jardins. Ce travail de repérage est essentiel. Un citoyen émancipé est un citoyen qui « mène l'enquête »²⁰, qui s'informe de manière indépendante et qui se forge une opinion après être allé « voir », après avoir éprouvé concrètement la question et fait l'effort d'observer, de découvrir et de comprendre.

18 Oskar Negt, *L'espace public oppositionnel*, Payot, 2007.

19 Pascal Nicolas-Le Strat, *Le travail du commun*, Éditions du commun, 2016.

20 John Dewey, *Œuvres philosophiques II - Le public et ses problèmes* (s. la dir. de Jean-Pierre Cometti. Tr. de l'anglais et préfacé par Joëlle Zask), Publications de l'Université de Pau, Farrago / éd. Léo Scheer, 2003.

Une démocratie vivante est une démocratie éclairée par l'enquête, étayée par des savoirs d'expérience et des savoirs d'usage. Celui qui parle est aussi celui qui s'est mis en recherche, qui a pris le risque de se déplacer et qui s'est personnellement exposé aux questions posées. Nous avons donc arpenté le quartier ; nous nous sommes introduits dans des terrains délaissés. En découvrant concrètement les espaces, et en le faisant en groupe, il était possible d'en évaluer le « potentiel » potagiste. Il était alors possible de s'y projeter, d'y imaginer le jardin désiré. Une grande attention était portée au lieu ; il était parcouru, traversé, investi, pratiqué. Chacun mène l'enquête à sa façon, en foulant l'herbe, en cherchant un point d'observation un peu en hauteur, en échangeant ses impressions, en soulevant un grillage et en poussant l'inspection au-delà des limites du terrain.

Porter attention, accorder considération, donner valeur

La démocratie pratiquée au cours de cette journée est une démocratie qui invite les personnes à éduquer et à cultiver leur attention, à savoir leur capacité à regarder, écouter, observer. Porter attention²¹. Cette qualité d'attention contribue progressivement à ce que les expériences, dans leur diversité, soient prises en compte, trouvent leur place et prennent part au débat, le feraient-elles sur un mode controversé (*i.e.* délibéré). Les jardiniers et les non-jardinier parviennent à se comprendre, les jeunes et les moins jeunes parviennent à s'entendre (au sens premier du terme), et possiblement à s'accorder. Assemblée autour des modules En Rue, solidement campée dans le quartier, la démocratie ainsi pratiquée est foncièrement une démocratie des expériences et des pratiques, loin d'une démocratie des opinions, sujette bien souvent à un verbiage stérile et stérilisant, ou une démocratie des experts, qui tourne à vide faute d'avoir prise. Ici, dans le quartier Jean Bart Guynemer, quand l'assemblée se réunit au centre du quartier, les mots se rapportent à des réalités, les questions sont éclairées par une pratique, les propositions s'incarnent dans une expérience. Cela crée certainement de l'inconfort car la prise en compte d'une expérience inhabituelle, voire contraire à ses habitudes, ne manque pas d'interroger, voire de troubler. Les discussions peuvent en être d'autant plus rugueuses, le débat houleux, la controverse nourrie. Mais la discussion se déroule, le débat se tient et la controverse se développe, ainsi qu'il est attendu d'une pratique démocratique.

21 Yves Citton parle à ce propos d'une nouvelle écologie de l'attention in *Pour une écologie de l'attention*, Seuil, 2014.

Accorder de la considération. Ce processus fait bouger progressivement les systèmes de valeur. Même si l'on n'est pas personnellement intéressé par le jardinage, on va accorder de la valeur à cette pratique dans la mesure où l'on a pris conscience de son importance dans la vie de ses proches voisins. On peut ne pas aimer une musique mais lui porter la considération qui lui revient et lui faire une place (un lieu, une salle) dès lors que ses adeptes auront su partager leur passion.

Les échanges en cette fin de matinée ont été animés par Nabyl – un éducateur familial du quartier et attentionné pour ses habitant-es. Sa contribution a consisté principalement à solliciter les prises de parole – par exemple venant du groupe de femmes qui, au début, se montrait réservé – et à raccorder les propos²². Par la voix et le regard, mais aussi par son déplacement physique à la bordure du cercle de discussion, il s'efforçait de mettre en relation les propos, les idées, les propositions ; son travail a consisté à établir des passerelles, à raccorder (sur le mode d'un tissage), à accorder (sur un mode musical). Une mise en lien et une mise en musique. Sa position et sa contribution s'apparentent à ce qu'Alinsky nomme un « organisateur »²³.

Une parole portée par un corps, soutenue par une expérience

L'assemblée s'est tenue sur les trois modules en bois construits par En Rue, disposés en triangle qui forme cercle, au centre du quartier. Ces modules permettent de s'asseoir à différentes hauteurs, dans des ergonomies très variables, laissées à l'imagination (corporelle) de chacun, en position plus ou moins adossées, dans une station assise ou allongée ou encore debout en appui contre un des montants, avec la possibilité de s'installer face aux autres, en biais, voire même à certains moments de se détacher corporellement du groupe en se tournant vers l'extérieur. Cette ergonomie pourrait elle-même être qualifiée de démocratique. Pourquoi le débat et

22 *Se reporter, à ce propos, au Petit manuel de discussions politiques (Réflexions et pratiques d'animation à l'usage des collectifs), Gaëlle Jeanmart, Cédric Leterme et Thierry Müller, Éditions du commun, 2018.*

23 *Saul Alinsky, Être radical – manuel pragmatique pour radicaux réalistes, Aden, 2012 ; et Entretien avec Saul Alinsky – Organisation communautaire et radicalité (préface d'Yves Citton), Éditions du commun, 2018.*

l'exercice citoyens devraient-ils se tenir dans une seule configuration physique, à savoir l'éternelle rangée de chaises et tables ?

Pourquoi celui qui aime parler debout devrait-il s'astreindre à une position assise ? Pourquoi celui qui a besoin de se déplacer pour réfléchir devrait-il se contraindre à l'immobilité, le corps assigné à « sa » chaise ? En quoi cette assignation des corps est-elle profitable au débat démocratique ? Cette ergonomie est déterminée socialement ; elle est associée à des professions au « corps assis » dont l'essentiel de l'activité se tient au bureau et en salle de réunion. Ce modèle s'impose sans plus de questions, alors qu'en lui-même il est déjà discriminant, familier pour certains alors qu'il peut être éprouvant pour d'autres, habitués à des postures et des attitudes physiques bien différentes. Avant même d'avoir pris la parole, certaines personnes, en prenant place dans l'assemblée, ressentent physiquement qu'elles ne seront pas à leur place et qu'elles devront contraindre leur corps pour un long temps de réunion. Il n'y a pas à douter que cette discipline discriminatoire des corps portent tort pareillement aux « professions assises » car un chargé de mission ou un professeur d'université peut lui aussi mieux vivre sa parole et sa pensée dans une relation plus libre à son corps. Une démocratie sans chaises ni tables est, pour de nombreux motifs, un mot d'ordre émancipateur. Les modules fabriqués par En Rue y contribuent, en libérant l'expression des corps et en leur ouvrant, sur le plan ergonomique, de nombreux possibles.

Un moment démocratique est une composition, celle jouée à Jean Bart Guynemer fut réussie. La qualité d'un échange dépend (aussi) d'un engagement des corps, d'une ambiance sensible et physique, d'une disposition de l'espace... De ce point-de vue En Rue a raison en déclarant « Les bancs sont politiques ».

Et une pratique démocratique représentera toujours ce petit cailloux glissé dans la chaussure des experts, des professeurs et des chargés de mission, qui contribuera à ce qu'ils pensent moins droit et doutent suffisamment de leurs pas.

Pascal NICOLAS-LE STRAT

Martine Bodineau, docteure en sciences
de l'éducation, ethnométhodologue ;
Pascal Nicolas-Le Strat, sociologue,
professeur des universités ;
Louis Staritzky, doctorant, chercheur en
sciences sociales

*Territoires
en expérience(s)*

(Laboratoire Experice –
Université Paris 8
Vincennes Saint-Denis)

&

*Réseau des
Fabriques de sociologie*